

Nathalie Riera

Tandis que je nais



Texte inédit, décembre 2008/janvier 2009

Les peintres de ce temps-là savaient que l'éclat parle mieux du divin que ne fait la forme, qui se perd dans le contour des figures, piège que tend le langage, et ils pratiquaient l'or, qui rayonne droit, et l'intensité des couleurs, où semble rêver l'invisible.
Yves Bonnefoy, *La mort du peintre d'icônes – « Récits en rêve »* - Mercure de France, 1995

Tandis que je nais

Dans l'ébauche des seins la main heureuse fusain des doigts et fraîcheur de penser à la chaleur qui est or dans le silence d'une robe enlevée à moitié noyée de flammèches l'ocre des voyelles verte félicité toujours muette l'eau au cœur heureuse du poids des rivières ravissement de l'air rêverie des chairs ruée des courants clairs

Disloquée la gaîté que tu prends pour indécence et dire que la nuit est voix d'Achille comme elle accordée au cuivre au hâle à rien de ce qui serait buée guerrier un peu seulement ce timbre ce souffle cette bouffée de bleu en pleine écume où je m'échoue heureuse de ne pas m'assombrir et décampe de l'hiver sans voix et sans musique pour une ombre toujours plus profonde avec ses contours de clairière et sa foi quand elle est sans dogme et sans attaches sans innocence où il y a toujours un peu de ce qui s'éteint tandis que je nais

(27 décembre 2008)

Où le soleil

Ta main chemine me dessine doigts sur la moire l'eau et la peau le long du corps la chemise aux pâles pétales éclats d'épines poudre de riz sur le visage bleu qui devient blanc me grime ou me décolore quand il y a trop de couleurs ta main m'est foudre quand sexes avivés rajeunissent nos rêves nos recueils relâchent les armures et tous ces murmures dans les marges toutes ces voix qui se font basses quand il y a si peu à raconter mais laisser s'accroître les pages dans le bourdonnement des lointains l'arche de la grâce l'ardeur des mains des langues les jouissances des sanguines où le soleil sur les plantes et les hanches au sein des cambrures dans le sommeil que je comprend mieux que l'éveil qui se veut toujours trop tourné vers le vide et le désert ou que je ne comprend plus quand le Silence cherche à se détacher de la Parole à la bannir et nos mains qui ne ramassent que des pierres yeux portés vers au-dessous où n'est pas l'abîme mais les blés où tout peut encore recommencer dans la même précarité la même indifférence et la même ignorance

En haut du pré où le soleil est anthologie

*Il faut un appel extraordinaire au secours
De tout le sexe de la vie pour que dure la vie.
Pierre-Jean Jouve*

Vers cette terre de tous les ailleurs et de tous souvenirs comme quelques autres récits de ta vie qui s'écoulent mais que tu ignores et que l'ignorance seule peut sauver Vers cet hiver de toutes les douceurs comme vers une fille aux rêves solaires toujours prête à jouir dans ce qui ne promet jamais l'éternel mais de tout son sexe affermit ton cœur Vers celle que tu ne peux voir que lorsque tu fermes les yeux Légère dans l'azur et l'eau vive de la vie Vers celle que tu ne peux même pas inventer : seulement alors entrouvrir les rideaux d'air et d'herbes l'embrasser à pleine bouche et tout près entendre la robe se fendre un craquèlement humide un frisson de laine et tout au loin le théâtre de la mer Un semblant d'elle lorsque tu ouvres les yeux tout près de toi comme elle ne l'a jamais été Ton regard qui fait tomber la robe chaude Reprendre fougue à l'ouvert de l'air et chair du jour

Surgie incognito

Écrire é c l a t premières syllabes de l'aube

avec la même voix sans sel son soleil innervé par le poème que tu n'as jamais lu autrement
entendu dans l'or des ombres coupantes et cassantes à l'écart de soi au sein des parenthèses
des futaies au plus loin des entrelacs de l'astral et du profane où ne rien reconnaître ne rien
saisir seule la sténographie des herbes dans les près

sans syllabe l'invisible mais toujours plus pénétrant

épars

Page feutrée est le lieu de ma voix où elle s'enfouit n'est jamais qu'un théâtre d'aquarelle
remémorer ma voix jusqu'à mes pas que je ne reconnais plus fresque de tous les
enchaînements instants prolongements qui nous forment à rester dans le paysage instable
entendre les séquelles des ruisseaux jusqu'à la plus inaudible musique où tu te lies quand
l'amour ne nous achève pas et avance sans crainte dans l'invisible où chacun se tient

demeure dans les couleurs de vivre

(28 décembre 2008)

Pas d'autre ailleurs que là où tu n'es pas encore où aucune conscience n'a encore lieu **où tout
est réalité** où tout est jamais assez heureux et où pourtant ton histoire commence
lointaine



Qui écrit ne voit plus et qui voit n'écrit plus
Jean-Claude Renard, *Sous de grands vents obscurs*

Page aphone où tout est voix qui ne peut s'élever ni sombrer mais ouïr le sable s'écouler entre les syllabes sur la table où tu me dégrafes me tournes vers l'horizon où touffus les soupirs en sont comme grisant A des carrefours du poème écrire la route qui mène vers plus ou moins de rond-point/nœuds/bretelles/déserts Suivre le poème écrire à fond de train sur le sol sans pierres

poivre et terre pêle-mêle bouches et cuisses le tout en haut le tout proche veulent frémir au secret du mot qui est ne jamais vieillir aux lèvres qui ruminent mais surgir sur la page où simplement ne rien dévoiler de plus que l'horizon de l'instant sur la table où tu raffoles de formes et de couleurs sel et sucre ronds et triangles des passions

trèfle et résille de lumière brève sur la grève/brin de jaune/clair et net ne pas craindre le froid dans le fond mauve des hivers ni même l'imprévisible à contre-jour l'irréparable voir l'amour quand parler devient vœu de silence où tu me dégrafes se refaire un cœur avec art brut les étreintes des mots muscles/joncs/archets des éclairs brefs au bout du jour ses traits vifs vertes ses herbes et d'or les pourtours

Justement l'amour



(...) et donc pas beaucoup question d'amour, à moins que, justement, l'amour – ou plutôt la passion – ce soit cela : cette chose muette, ces élans, ces répulsions, ces haines, tout informulé – et même informé –, et donc cette simple suite de gestes, de paroles, de scènes insignifiantes, et, au centre, sans préambule, cet assaut, ce corps à corps urgent, rapide, sauvage, n'importe où (...)

Claude Simon, *La Route des Flandres*



**Aux premiers soubresauts de l'aube des cymbales des flaques mon visage dans l'air
gouaché de paroles invisibles embrasse tes mots légèreté des choses muettes et fluettes
couleurs de ce qui est sur le point de rester qui ne se lasse jamais de dire *puisque l'amour***

se tenir au centre de l'aube

**résistance où le noir circule n'y entendre que bruits de balles
ténacité où se tenir**

sur la paille étincelante

(4 janvier 2009)

Au fur et à mesure si peu écrire si peu voir mais par grâce garder ce qui tremble au rendez-vous des lèvres en quelque sorte l'amour





Les illustrations sont de [Jean-Christophe Schmitt](http://jcschmit.club.fr/index5.html)
<http://jcschmit.club.fr/index5.html>